

# Bochnak, Adam

---

## Mes souvenirs des années 1939-1945

---

Organon 25, 205-212

---

1995

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



*Adam Bochnak* (Pologne)

### MES SOUVENIRS DES ANNÉES 1939–1945

Arrivé de la campagne à Cracovie le 25 août 1939, je me suis occupé, avec le docteur Karol Estreicher, du démontage et de l'emballage du retable de Wit Stwosz se trouvant à l'église de Notre-Dame, pour le préserver d'éventuels bombardements, puisque la guerre approchait. Nous possédions depuis plusieurs mois une somme importante destinée à cette fin, due aux donations de quelques riches particuliers, car nous avions eu déjà en mai ou juin 1939 l'intention de démonter ce retable et de l'expédier aux Etats-Unis sous prétexte d'une exposition organisée là-bas. Cependant, les autorités administratives et militaires n'avaient pas donné leur permission, en nous accusant de semer la panique et le défaitisme. Dommage, car expédié tranquillement en Amérique au printemps 1939, le retable y serait resté pendant toute la guerre, et maintenant, lors de la lutte finale contre l'hitlérisme, nous ne tremblerions pas pour son sort. Le permis de démontage est venu trop tard. Nous avons travaillé sans relâche cinq jours et cinq nuits avec l'aide de pompiers, de manoeuvres spécialement engagés, du personnel de l'église et d'un maître menuisier, un certain Kowalik, lequel avec ses apprentis construisait ad hoc d'énormes caisses pour contenir les statues et les bas-reliefs. Il avait été impossible de faire ces caisses plus tôt, puisqu'elles devaient répondre exactement aux dimensions des diverses parties du retable, et on ne pouvait pas prendre les mesures avant le démontage. Pour protéger les sculptures à l'intérieur des caisses, nous avons usé environ 2.000 kilos de vieux journaux, achetés à la rédaction de „Ilustrowany Kurier Codzienny”. Puisqu'il était impossible – comme nous l'avons constaté sur place avec le docteur Estreicher – de mettre ces caisses dans les caves du château de Niepołomice, nous avons décidé, après consultation avec l'administration de l'Eglise, de la voïvodie et de la ville, de les expédier à Sandomierz et les

y cacher dans les annexes de la cathédrale s'il devenait impossible de poursuivre la route. Le 30 août à l'aube nous avons embarqué le retable en amont du pont de Dębica, sur des chalands remorqués par deux canots à moteur, et tout le convoi, surveillé par le dr Estreicher, se dirigea en aval de la Vistule. Pourtant, le retable quittait Cracovie incomplet: restaient deux grandes caisses que nous avons cachées dans la cave de la maison du peintre Franciszek Turek, rue St-Jean, et des statuettes des prédelles et du cadre qui ont trouvé cachette dans un abri souterrain spécialement aménagé à l'Institut d'histoire de l'art de l'Université Jagellonne, au Collegium Novum, avec les plus précieuses oeuvres d'art appartenant à cet Institut.

Après le départ du dr Estreicher avec le retable, je suis resté à Cracovie pour surveiller les dernières préparations à la défense antiaérienne du pâté de maisons dont faisait partie le bâtiment de l'Académie polonaise des sciences, et pour réunir, si le temps le permettait, au moins les plus précieux tableaux et sculptures médiévaux des églises de province construites en bois, pour les préserver des incendies, fréquentes pendant la guerre. Mais ceci est resté dans la sphère de projets. Le 31 août fut le premier jour de la mobilisation: je me présente comme sous-officier de réserve au détachement indiqué sur la carte de mobilisation; on ne m'admet pas, en me demandant d'attendre des ordres. Le lendemain, le vendredi mémorable du 1er septembre, je suis réveillé par les éclats de bombes. Je prends le service de défense antiaérienne dans le bâtiment de l'Académie polonaise des sciences; je mure, sous le fracas des bombes, d'anciens sceptres et les documents de fondation de l'Université dans un endroit préparé en secret depuis le printemps. Malgré la situation militaire de plus en plus mauvaise, je veux rester à Cracovie pour veiller sur l'Institut d'histoire de l'art de l'Université et sur le Cabinet d'estampes de l'Académie des sciences. Or, le dimanche 3 septembre, aux environs de midi, je reçois la disposition téléphonique du président de l'Académie, le professeur Kutrzeba, de quitter Cracovie au plus vite. En choisissant le plus court itinéraire: par Wieliczka, Gdów, Lipnica Murowana et Zakliczyn, je me rends à Ciężkowice. Ce périple pédestre de cent kilomètres a duré, avec deux repos nocturnes, moins de 48 heures. Une demi-journée de repos à Ciężkowice, une nuitée, et le 6 septembre à l'aube c'est l'alerte d'évacuation. Je me mets par conséquent moi aussi en route pour un périple de 60 kilomètres encore. A Strzyżów, je trouve enfin place dans une charrette, dans laquelle par Bachórz, Tyszkowszczyzna (propriété de l'Académie) et Sambor j'arrive à la seconde propriété de l'Académie, Kornalowice, où l'administrateur, M. Fiala, me fournit un solide chariot avec deux vieux chevaux aveugles. Emmenant quelques passagers d'occasion, je continue vers l'est. Nous voyageons la nuit, en évitant les routes principales et les voies ferrées. Après plusieurs jours, nous faisons halte au village de Telacze, où le 18 septembre dans la matinée le curé unitarien nous apprend l'entrée des forces soviétiques en Pologne. N'y comprenant rien, nous décidons d'attein-

dre la frontière hongroise ou roumaine. Or, dans la banlieue de Stanisławów, nous tombons sur des chars soviétiques qui se dirigent à l'ouest. Il est inutile de continuer. Nous retournons à Lwów, ayant atelé à notre solide chariot les chevaux robustes d'un sergent du corps des garde-frontières que nous prenons comme passager. Un paysan des environs de Barwałd hérite sur la route de nos vétérans aveugles et de la petite charrette du sergent. Pourtant, nous n'avons pas profité de cet échange. Les Ukrainiens ayant commencé à bouger, il a fallu voyager le jour et par les routes principales; malgré cela, nous ne sommes pas allés loin. Comme nous étions désarmés, au moment où il n'y avait pas à proximité de soldats soviétiques qui empêchaient ces pillages, les Ukrainiens nous ont repris les chevaux avec le chariot. Après la perte des chevaux, nous sommes partis à pied en compagnie d'uhlans du 8<sup>e</sup> régiment cracovien et du régiment de Lwów, couverts de blessures, les têtes bandées. Près de Żurawno nous fumes encerclés par des soldats soviétiques qui nous avaient soupçonné d'être des saboteurs au détriment de l'Armée Rouge; ils nous ont mis dans des wagons et transportés à Husiatyn, où dans les dépendances de la ferme était aménagé un camp pour quelques milliers de captifs. Il y avait là plusieurs milliers de débris de l'armée polonaise, de la police d'Etat, et plus d'une centaine de civils comme moi. Chaque groupe devait présenter une liste de noms, écrite en lettres russes. J'ai fait cette liste étant le seul à connaître cet alphabet, et de ce fait je fus désigné commandant du groupe de civils, auquel pour des raisons obscures furent ajoutés seize aviateurs et deux majors médecins. Lorsqu'après quelques jours vinrent au camp des officiers politiques commandés par un colonel, j'ai demandé à ce dernier de faire libérer les civils. Celui-ci a promis d'examiner la question. En effet, nous fûmes bientôt soumis à un interrogatoire, chacun séparément. J'ai répondu aux questions conformément à la vérité, et je pense que la plupart de mes compagnons ont fait de même. Finalement, on a libéré tous les civils sauf deux serruriers, un coiffeur, un frère hospitalier en habit de moine et deux étudiants de l'Université Jagellonne originaires de Ciężkowice. Ces deux-là se sont retrouvés deux mois plus tard, renvoyés de Starobielsk. A ma demande, on a donné aux libérés des laissez-passer collectifs pour Lwów. Là, j'ai retrouvé le professeur Kot, vice-président du Comité d'aide aux réfugiés de la voïvodie cracovienne (dont le président était le dr Zygmunt Nowakowski); avec son aide, j'ai placé mes compagnons dans un logement collectif. Quant à moi, à la demande du professeur Kot je pris la responsabilité de la section d'approvisionnement du Comité en question. J'ai rempli cette fonction quelques temps encore après le départ des professeurs Kot et Nowakowski de Lwów. Jusqu'aux premiers jours de novembre, la section a délivré cent mille repas, en usant, à côté d'autres produits, 5.000 kilos de haricots. J'en ai laissé la même quantité à mon successeur. J'ai quitté Lwów aux premiers jours de novembre avec le prof. Szczęsny W. Wachholz, successeur du dr Nowakowski au poste

de président, et avec toute la direction „professorale” du Comité. Après le prof. Wachholz, le poste de président échet à un membre du comité directeur, homme très courageux et zélé, le docteur Bolesław Drobner. Je suis arrivé à Cracovie le 8 ou le 9 novembre, tout de suite après la déportation des professeurs de l'Université Jagellonne à Sachsenhausen. N'en sachant rien, je me suis rendu au Collegium Novum et au Cabinet d'estampes de l'Académie, rue Straszewskiego 27, où j'ai appris toute la triste vérité. Les portiers m'on dit que la Gestapo me cherchait: je devais probablement cet honneur au fait que les caisses avec les fragments du retable de Wit Stwosz restées à Cracovie n'avaient pas encore à ce moment été retrouvées. En voyant que je n'arriverai ni à l'Institut d'histoire de l'art, ni au Cabinet d'estampes, je suis parti pour Ciężkowice, où le professeur Julian Pagaczewski, mon ancien maître, possédait une maison avec jardin. Profitant de son hospitalité, je suis resté à Ciężkowice, où j'ai commencé en décembre 1939 à enseigner clandestinement, d'abord au niveau secondaire.

Au début, j'avais seulement quelques élèves, mais avec le temps leur nombre s'est accru. Le 13 novembre 1940, je fus le seul parmi ses anciens élèves à faire les derniers adieux à mon ancien professeur. En mars 1941 je suis allé à Cracovie avec le premier groupe d'élèves pour leur faire passer les examens, qui ont eu lieu dans l'appartement d'un ancien juré, Jan Stefan Kuhn, rue Sobieskiego 10. Encouragé par des résultats satisfaisants, j'ai commencé à accepter de plus en plus d'élèves; bientôt il m'a fallu prendre des assistants. Les autres examens ont été organisés à Ciężkowice, où venait la commission cracovienne, car je trouvais trop risqué de faire voyager à Cracovie des grands groupes de jeunes gens. Moi-même, j'allais à Cracovie de temps en temps. Pendant une de ces excursions, j'ai eu l'occasion de dérober à l'Académie des Beaux-Arts une quantité importante de documents précieux (quelques milliers de lettres d'éminents Polonais du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, pour la plupart inconnues), un portrait posthume de Mickiewicz, un caparaçon ayant appartenu au prince Joseph Poniatowski, et cela malgré la présence dans le bâtiment d'un homme de la Gestapo, avec lequel j'ai même conversé dans le vestibule. J'ai emporté ces objets, propriété de l'Institut d'histoire de l'art, dans mon appartement, d'où à ma demande ils furent repris par le vice-secrétaire de l'Université, le docteur Reguła, car je craignais une perquisition. Le dr Reguła, pour la même raison, ne voulait pas non plus les avoir chez lui, mais il ne m'a pas dit où est-ce qu'il va les déposer. Je ne croyais pas parler pour la dernière fois au docteur. Lorsqu'après l'occupation je suis revenu habiter à Cracovie, j'y ai appris sa mort tragique. Par contre, l'affaire des objets confiés s'est bien terminée: Mlle Bieniarzówna, rencontrée à la Bibliothèque Jagellonne, m'informa que tout le dépôt attend chez elle, prêt à être rendu à l'Institut d'histoire de l'art.

Je reviens à l'an 1941. Cette année, en été, un changement important a eu lieu dans ma vie: j'ai épousé, à Ciężkowice, la fille du médecin local,



Ewa Mossóczy. Les leçons clandestines ont repris dans notre nouveau logement qui, situé à l'écart, s'y prêtait parfaitement. La population locale m'aidait de son mieux. Je suis spécialement reconnaissant de sa protection au chef du bureau de la „Deutsche Post Osten”, Eugeniusz Pawełek, un Polonais fervent, qui recevait de Tuchów et de Gromnik des télégrammes codés prévenant des visites de la Gestapo à Ciężkowice, et m'en informait toujours pour que je puisse libérer à temps mes élèves. Je dois aussi beaucoup aux policiers Brągiel et Zander qui m'avaient maintes fois informé des visites projetées par la Gestapo. Jusqu'à juin 1943 tout se déroulait sans accident. Le 19 juin de la même année, la Gestapo a emprisonné à Tuchów deux de mes bacheliers. J'ai interrompu mes leçons en attendant la suite des événements. Le 27 juin, deux encore parmi mes bacheliers ont été arrêtés à Ciężkowice (le troisième réussit à s'enfuir au dernier moment), ainsi que le secrétaire de la commune et le docteur Janusz Pagaczewski. Voyant ce qui se passait, je me suis réfugié d'abord au presbytère, puis chez les parents d'un de mes élèves qui habitaient à la lisière du bois; là j'ai attendu quelques jours, informé de la situation par ma femme, qui se cachait elle aussi. Comme la situation demeurerait obscure, je suis parti pour Gorlice dans la voiture à cheval du curé de la paroisse voisine, Zborowice, le père Janusz Kozioł, qui conduisait lui-même pour brouiller les pistes. Je me suis caché chez le docteur Antoni Swiebodziński, médecin, père de mes élèves. Ma femme, qui pour des causes de santé ne pouvait pas alors voyager en chariot, est venue par train. Après un mois, lorsqu'il fut clair que les braves garçons n'avaient rien dit à l'interrogatoire sur l'école clandestine, nous sommes revenus à Ciężkowice, d'autant plus que les rafles commençaient cette fois-ci à Gorlice. Pendant tout ce temps, je n'avais pas déclaré mon séjour à Ciężkowice, où j'habitais, mais je figurais toujours aux registres de Cracovie, où je n'avais pas mis le pied depuis le début de mai 1942 jusqu'au début de février 1945. Des Allemands venaient de temps en temps à mon appartement cracovien pour demander de mes nouvelles. On y a fait aussi une perquisition en présence de la Gestapo, mais sans rien trouver de suspect. J'avais besoin de me faire rayer du registre des locataires, mais de façon à faire disparaître toutes les traces. J'y suis arrivé en envoyant à des amis à Varsovie et à Łódź (cette dernière, nomée Litzmannstadt, appartenait au Reich) des cartes adressées à mon père, où je lui annonçais que, faute de quoi vivre, je me suis porté volontaire pour aller travailler en Allemagne. Ces cartes ont permis à mon père de me faire rayer du registre, et les visites d'Allemands à mon sujet ont cessé. Le 28 octobre 1943 nous avons connu à Ciężkowice une nouvelle vague d'arrestations. Quoique nous perdîmes alors un des enseignants clandestins, Józef Ślebodziński, fusillé par les Allemands avec son élève, du nom de Motyka, cette fois-ci il fut tout de suite clair que l'on n'a pas eu vent des leçons clandestines. Ainsi, ayant seulement interrompu les classes pour une semaine, je suis resté tout le temps à Cię-

żkowice. J'ai poursuivi ainsi l'enseignement clandestin jusqu'à la fin de l'occupation allemande, jusqu'au 16 janvier 1945, lorsque j'ai interrompu ma dernière leçon privée lors du bombardement des forces allemandes qui se retiraient de notre localité par les avions soviétiques. Le lendemain, 17 janvier, les Allemands sont partis définitivement, après une courte bataille.

Pendant toute cette période quinquennale d'enseignement clandestin j'avais eu plus de 150 élèves de niveau secondaire qui avaient fait chacun de une à six classes. A Ciężkowice et aux environs j'ai eu en tout presque quarante collaborateurs, qui changeaient selon les circonstances. De dix à quinze enseignants travaillaient en permanence. C'étaient: le directeur du *Pedagogium* de Kielce, quelques professeurs de lycées et d'écoles primaires, des étudiants d'universités de Cracovie et de Lwów, et ceux de la Polytechnique de Lwów, des curés et des vicaires dans les villages avoisinants, et enfin deux avocats, dont un enseignait merveilleusement le grec. Quant à moi, j'enseignais toutes les matières: depuis la dogmatique et l'éthique, en passant par le latin, le polonais, l'allemand et l'histoire, jusqu'à la chimie, la physique et les mathématiques. Comme il manquait souvent dans mon groupe de mathématiciens qualifiés, j'ai dû me spécialiser dans les maths, avec la trigonométrie et la géométrie analytique, et apprendre la géométrie descriptive que l'on n'enseignait pas lorsque j'allais moi-même au lycée. J'y arrivai à force de bonne volonté, et les résultats des examens passés par mes élèves devant des commissions qui sont venues de Cracovie jusqu'à la moitié de 1943 furent satisfaisants. En août 1943, j'eus une visite de l'ancien recteur de l'Université de Poznań, le professeur Jan Sajdak, qui m'informa d'avoir contacté les autorités de l'enseignement clandestin et d'avoir pris la fonction d'inspecteur scolaire régional pour la partie méridionale du district de Tarnów. De ce fait, je me suis mis à sa disposition; il me demanda d'organiser désormais les examens par des moyens locaux, sans faire venir une commission de Cracovie, ce qui devenait de plus en plus dangereux, et finalement impossible. J'ai fait transmettre secrètement au professeur Sajdak les protocoles d'examens en été 1944, puis, officiellement, vers la fin de janvier 1945, pour qu'il puisse enregistrer et vérifier tous ces examens à l'Inspectorat scolaire de Tarnów. Les élèves clandestins obtiendront ainsi bientôt leurs certificats en bonne et due forme.

Comme la communication entre Ciężkowice et Tarnów, Nowy Sącz et Gorlice était rompue après que les Allemands eussent fait sauter tous les ponts, avec l'autorisation du professeur Sajdak et des autorités polonaises à Tarnów, j'ai transformé mes classes clandestines en un lycée légal. Il compte aujourd'hui environ 300 élèves formés par 17 enseignants, dont 80% possèdent de pleines qualifications acquises avant la guerre, les autres ayant acquis une expérience pratique dans la clandestinité. Les élèves, aussi bien clandestins que ceux, légaux, actuels, sont à quelques exceptions près des fils de paysans des environs ou de petits-bourgeois et artisans locaux. Je

constate avec joie que la passion du travail scolaire est immense, et que de grands talents se sont révélés parmi ces élèves.

En plus de mon activité pédagogique, je poursuivais aussi pendant l'occupation une activité de bienfaisance, d'abord comme trésorier de la section locale de l'Union „Caritas”, et ensuite comme un des trois délégués du Comité polonais d'assistance (RGO). Sur cette plate-forme d'activité j'avais le déplaisir d'avoir des contacts avec la Gestapo, dont les représentants séjournaient à Ciężkowice constamment depuis la fin de juillet 1944 jusqu'à la mi-janvier 1945. Selon le bon plaisir de ces messieurs, j'étais obligé d'aller avec eux-souvent complètement saouls – au camp des travailleurs employés à creuser des tranchées. Parfois, je réussissais à arranger les conflits entre les travailleurs et le commandant du camp, ce qui exigeait toujours une très grande prudence. Ce commandant, le SS-Scharführer Roman Schönbach, selon ses propres dires assassin libéré de prison pour entrer au service de la Gestapo, originaire de Racibórz et parlant très bien polonais, chantait parfois (ivre) le hymne et les cantiques polonais en pleurant à chaudes larmes, et un instant plus tard, en furie, menaçait de son revolver automatique les témoins de la scène. Heureusement, ces épreuves appartiennent à un passé révolu.

Je n'ai pas travaillé un seul instant dans un office ou une firme allemands. Tout le temps de l'occupation je tâchais d'être économiquement indépendant. Au début, je vendais mon linge, ensuite, lorsque mon „école” s'est développée, les revenus que j'en tirais m'assuraient une existence modeste. Je laissais toujours la question d'argent à la discrétion des parents d'élèves. Bien que j'eusse instruit de nombreux élèves pour des sommes très modestes, certains même gratuitement, j'avoue ne pas avoir souffert de privations. Des élèves plus fortunés se préoccupaient de moi et de ma famille, en me fournissant de leur propre initiative également des provisions et du chauffage. Les paysans de cette région savaient reconnaître l'importance de l'instruction pour leurs enfants.

Avec cette activité pédagogique intense, il me restait peu de temps pour mon propre travail scientifique. Le manque de livres, que je ne pouvais pas faire venir en plus grand nombre de Cracovie, et l'impossibilité de faire des voyages, indispensables pour travailler à l'histoire de l'art, rendaient la chose encore plus difficile. J'ai pourtant réussi à écrire environ la moitié d'un vaste livre sur l'art de Cracovie et l'expansion du milieu cracovien dans les autres régions de Pologne, depuis l'époque romane jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que deux articles (chacun d'un quarantaine de pages): une compilation sur Jan Michałowicz de Urzędów, et une présentation de résultats des nouvelles recherches sur Giovanni Maria Padovano. Ma bibliothèque est demeurée intacte grâce aux bons soins de mon père. J'ai seulement perdu au début de la guerre des photos devant illustrer un ouvrage que je venais d'écrire avec le professeur Pagaczewski sur l'artisanat artistique médiéval en Po-



logne. Je les avais expédiées par train dans un coffre plus d'une semaine avant la guerre, de la campagne à Cracovie, où il a été impossible de retrouver l'envoi à la gare. Le coffre, défoncé, ne fut retrouvé qu'après l'entrée des Allemands, mais il y manquait ces photos, la machine à écrire, les objectifs photographiques à court et long foyer pour des photos spéciales et, bien sûr, les vêtements. Les manuscrits et les livres ont été sauvés. Les photos perdues ont pu être pour la plupart remplacées grâce à l'existence de négatifs. A part ça, et à part la démolition de mon appartement avec toute la maison de la rue Radziwiłłowska 16 (les meubles ayant été sauvés), je n'ai pas subi pendant la guerre de pertes matérielles.

Mon activité scientifique n'a pas été importante dans cette période, je me console pourtant d'avoir servi la société en tant que pédagogue. Je me sens capable de reprendre mon travail de chercheur, et je considère l'avenir avec confiance et avec l'optimisme qui ne m'avait pas quitté pendant toute la guerre.